

Sonnet épicurien

Ode au jambon

Je baillais l'autre soir au théâtre français,
Je pestais au concert en écoutant Boulez,
De ces jeux érudits l'aridité me pèse,
Mon âme impuissante jamais ne s'en repaît.

J'aime les repas fins arrosés de vins frais,
Les soubrettes aguicheuses et leurs regards de braise.
Dédaignons ces moines qui nous prônent l'ascèse,
Goûtons l'amour, la vie, sourds à leurs cris d'orfraies.

J'avoue entrer en transes à la vue d'un jambon,
Don divin à l'Homme de nos gentils cochons.
Ses formes douces et rondes attisant mon désir.

Buvons, mangeons, chantons, il nous faut en finir,
Laissons aux poètes Venise et ses canaux,
Partons pour l'Espagne, patrie du Serrano.

PS : avec mes remerciements et mes excuses à Alfred de Musset
auquel j'ai odieusement emprunté - et, hélas, un peu abâtardi -
le premier vers de ce modeste pastiche !